

Le saut

de

Lise Gaboury-Diallo

Allonger la jambe au-dessus du précipice. Pencher légèrement en avant mon torse. Garder les mains calmes, détendues le long de mes cuisses. Inspirer profondément et fermer les yeux. Non. Les ouvrir. Ouvrir les yeux pour voir venir l'abîme qui m'attend et qui surgira en grandissant comme sous le zoom d'un télescope. Sentir soudain le souffle de vent vertical me gifler le visage alors que je tombe vers le courant turbulent du fleuve.

Enfin, je suppose que ce sera ainsi, j'imagine que c'est ce que je vivrai en me jetant dans le vide. J'ai déjà vu un homme sauter, une bande élastique autour des chevilles. Il a plané, les bras en croix, puis, ressaisi par une secousse foudroyante au dernier moment, il s'est arrêté, la tête à quelques centimètres de l'écume. Oui, sauvé.

Je ne sais pas, mais j'ai envie de cette sensation forte: tomber, comme dans un rêve. Une fuite qui endolorit et colore tout en blanc nuageux. Et si, après la plongée dans le néant silencieux, je manquais mon coup? Si c'était raté? Après le choc, peut-on survivre? Peut-on guérir?

J'ai eu l'idée de ce saut vertigineux ce matin, après avoir été témoin d'une scène pas mal banale, typique même, je suppose. Mais qui m'a renversé, parce que j'ai compris quelque chose que je n'avais pas voulu ou pu comprendre auparavant.

Je rentrais dans la cuisine et je me suis arrêté au seuil, là où j'étais caché, à l'ombre, derrière la porte entrouverte. Lou hurlait comme seul un bébé d'un an peut le faire, et c'était évident qu'il criait depuis un moment. Maman l'ignorait comme d'habitude; elle fumait sa cigarette tranquillement.

Puis Lou s'est affaissé lourdement sur sa couche. Premier signe de son affaiblissement: des hoquets en staccato.

En suivant leur rythme effréné, ma mère lançait des jets de fumée en l'air, et les volutes restaient suspendues, tourbillonnaient, s'effiloçaient.

Après quelques secondes de repos, Lou s'est agrippé aux mailles du filet de son parc pour enfants pour se remettre debout dans sa prison minuscule. Je savais qu'il allait brailler de nouveau. Et de fait, il a ouvert tout grand la bouche, mais toute sa frustration, forte et stridente, tombait dans le vide.

Je ne voyais ma mère que de dos, et elle ne bougeait toujours pas. Elle ne disait rien. Finalement, elle a tourné la tête vers Lou. Son visage était complètement fermé. Je reconnaissais son expression et je me disais, celle-là, elle a avalé sa langue. Alors que Lou, lui, il s'étranglait sur la sienne. Puis, brusquement, mon frère s'est tu. Il s'est écroulé d'épuisement; il était fatigué d'attendre. Moi aussi.

Ma mère fixait Lou, et il me semblait qu'une expression mélangée de dégoût et de mépris voilait ses yeux. Puis, elle s'est détournée nonchalamment. Elle n'avait rien dit, pourtant son silence me cinglait les oreilles, me heurtait de plein fouet. Résonnait longuement. J'avais entendu, j'avais compris.

Oui, c'est à ce moment précis que j'ai su. C'était trop clair. Comment ne l'avais-je pas vu avant? Je me rappelle qu'en remontant dans ma chambre, ce qui m'avait le plus troublé, c'était le fait que cela m'avait pris tant de temps à comprendre.

Oui, maintenant je sais. Et puis? Qu'est-ce que ça change? Pas grand chose. De toute façon, je ne veux plus y penser. Je veux simplement me changer les idées, tout oublier. Mais je sens que le passé, ça ne se filtre pas facilement; ça s'accumule comme une poussière fine qui recouvre tout. C'est dur d'oublier parce que le souvenir, c'est comme une ombre qui s'accroche. Ou bien, est-ce moi qui m'accroche?

Peut-être d'en haut, d'ici, réussirai-je à lâcher prise, à me laisser aller, à tomber dans mon rêve comme dans une chute libre.

Est-ce qu'on guérit

D'avoir un jour

Manqué d'amour

Est-ce qu'on survit?

Marie Denise Pelletier, *Manquer d'amour*.